

Les nuages gonflés, balourds restaient en suspension au-dessus de nos têtes. Parfois poussés lentement pas des vents d'altitude, ils se fragmentaient et laissaient plonger la lumière du soleil vers le sol, sorte de projecteur soudain allumé qui balayait, l'espace d'un instant, les terres environnantes en de larges trainées qui finissaient toujours par s'éteindre, les nuages reprenaient leur place indolente, se réagrégeaient, le ciel habité de cellules blanchâtres et bouffies. Au pied des usines, le break avançait. Le roulement de son moteur diesel était comme un appel à la vieille usine, une sorte d'incantation primordiale lancée parmi les tôles ondulées, les murs de briques et de ciment. Nous avançons, les roues rythmant notre progression par le battement sourd du caoutchouc sur les pavés. Nous allons entrer désormais en un pays aux brillances d'acier. Je posais mes valises. J'investissais les lieux comme un conquérant prêt à se nourrir d'une civilisation nouvelle. Je suis arrivé devant la porte, j'ai laissé le moteur tourné, j'ai réussi à ouvrir les deux hauts battants et j'ai fait pénétrer le véhicule dans l'enceinte. J'essayais de contourner les chaînes descendant du plafond mais elles frôlaient le toit de la voiture, le caressaient. J'ai garé la voiture au pied de l'escalier, j'ai ouvert la portière et je suis resté un moment à regarder autour de moi. Un rayon de soleil a traversé la verrière du plafond projetant les ombres des chaînes et des bras de métal des machines endormies sur le sol, mais aussitôt, la moindre partie d'alliage poli, la plus petite goutte de lubrifiant s'est mise à scintiller, renvoyant tout autour de nous des multitudes de points lumineux qui s'entrechoquaient. Et un nuage a tout effacé. Il fallait que je trouve un point d'éclairage. Dans un pièce sombre, j'ai découvert un tableau électrique. J'ai appuyé sur les boutons sans vraiment de conviction mais contre toute attente une ampoule s'est allumée, ils avaient laissé l'électricité, ils étaient partis si vite qu'ils avaient juste éteint la lumière en sortant, comme on quitte une pièce pour y revenir bientôt.

Le tableau s'est mis à ronronner et se ronronnement m'est apparu plus large que la petite pièce où je me trouvais. En revenant dans le hall, je me suis aperçu que c'étaient toutes les machines qui bourdonnaient, développant un battement sourd à l'intérieur de cette grande coque de fer, une pulsation lente et stable, à peine audible mais bien présente. Je ne saisissais pas le sens de tout cela, quelque chose encore m'échappait. Le chien était à l'arrêt, il grognait et montrait les crocs, il ne comprenait pas non plus, soumis à son instinct, il devait croire là en une présence hostile. Je lui ai caressé la tête, il s'est calmé mais son corps vibrait d'une tension animale, électrisé lui aussi, lui aussi machine vivante réveillée par une impulsion qu'il ne maîtrisait pas. A la base des bras hydrauliques, des interrupteurs s'étaient allumés, des tableaux de bords clignotaient affichant des chiffres. Je n'osais pas d'abord les enclencher, moi même empreint d'une crainte irrationnelle, comme si la matière pouvait avoir une vie propre. J'avais oublié un instant qu'il n'y avait là que domestication, que pensée en action, pas de puissance magique, pas de force surnaturelle, pas de dieu, non, rien de tout cela, et j'ai appuyé. Ça a été étourdissant, le chien s'est précipité dans la voiture, aboyant tel un forcené, et moi, j'ai entendu, parmi la cadence soudain lancée, les ahanements musculaires des ouvriers à la tâche, les ordres des techniciens aux commandes, les directives rigoureuses des ingénieurs et la vaste parole du savoir qui s'élevait comme un chant. Les mécaniques entamaient leurs mouvements programmés et précis, attrapant dans l'air une matière qui n'était plus, déposant par une oscillation contrôlée ces objets invisibles sous des presses s'abattant sur du vide, accrochées à leurs rails, les chaînes se déplaçaient doucement, balançaient, emportaient vers des directions inconnues des matériaux disparus. Les cliquetis et les roulements à billes, les loquets qui se débloquent, les chuintements des moteurs à piston, fabriquaient un frottement de sons fluides au rythme régulier. J'ai claqué la portière de la voiture pour ne plus entendre le chien. J'ai laissé tourner la vieille usine pendant de longues minutes. Je tentais de suivre le cheminement, la logique des mécanismes, les machines qui ressemblaient à des mimes manipulant des formes virtuelles, dessinant dans l'espace des gestes dont je cherchais à comprendre le sens. Que

pouvait-on bien fabriquer ici ? Le but ultime se dissipait dans l'air. Je me demandais si parmi les quincailleries qui se trouvaient dans le break, l'une d'entre-elles était la concrétisation de ces techniques ingénieuses. Mais laquelle ? Par où commencer ? J'ai appuyé sur la manette, les circuits se sont arrêtés. Les aboiements du chien ont pris le relais, je l'ai laissé sortir, il a décampé hors du bâtiment. J'ai ouvert l'arrière du break. L'amas d'objets semblait attendre dans l'ombre, pétrifié comme le lièvre dans les phares. C'est ce jour là que j'ai fumé ma première cigarette, assis par terre, le dos contre le pare-choc, des vieilles cigarettes, une cartouche entière, non ouverte, achetée par mon père pour le dessin du paquet, avec la composition : goudrons 7 mg, nicotine 0,6mg, monoxyde de carbone 9mg, 87 pour cent de tabac, 6,5 de papier, 6,5 d'agents de saveur et de texture. J'ai trouvé ça infect, j'ai toussé, j'ai craché, je m'en suis rallumé une deuxième. C'est plus tard que le chien est revenu, avec un lapereau dans la gueule. Il me l'a déposé entre les pieds comme un trophée. Ce soir là nous avons dormi dans un des bureaux, allongés sur la moquette après avoir cuit le lapin. Il a fallu que j'attende le lendemain matin pour parvenir à avoir une vision claire de la situation.